

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXI

(Suite)



Anspach tient un saloon, dans le quartier allemand. (P. 11, col. 2.)

“ Lorsque je revins en France, ma sœur était fiancée à un M. Michaël Pulker, se disant sujet suisse.

“ Cet homme me déplaisait sans que je pusse dire pourquoi. Le mariage de ma sœur fut décidé.

“ Le jour même où il fut célébré, j'obtins la certitude que le prétendu Michaël Pulker était en réalité Michaël Lorker.

“ Ce misérable avait fourni de faux papiers d'état civil. Le mariage était nul. Je pensai à dénoncer le faussaire, à le faire arrêter. Je reculai devant le scandale... Je pris M. Pulker à part et exigeai qu'il vint me trouver à minuit dans le pavillon du parc.

“ J'ordonnai à ma sœur de rester avec ma mère jusqu'à cette heure.

“ Elle me le promit.

“ Je prétextai la nécessité d'un voyage à Paris et me cachai dans les environs.

“ A minuit, je pénétrai dans le parc sans être vu, j'entrai dans le pavillon... M. Pulker y arriva quelques instant après...

Jacques, à cet endroit de son récit, parlait avec lenteur, cherchant ses mots comme s'il craignait de laisser échapper quelque phrase compromettante, de donner quelque détail dont on pourrait, plus tard, constater l'inexactitude.

Pour que Simone ne fût pas soupçonnée, il fallait qu'il établît sa culpabilité, qu'il la prouvât.

Il fallait surtout que l'innocence de Fanchon et de Georget fût reconnue.

Après une seconde de réflexion, il continua :

— M. Pulker me dit en essayant de sourire :

“ — Mon cher beau-frère, j'ai accédé à votre désir si étrange qu'il m'ait paru... Me voici... Que désirez-vous de moi ?

“ — J'exige que vous quittiez cette maison immédiatement. J'exige que vous reconnaissiez par écrit que vous êtes un faussaire et un misérable ; que vous n'êtes pas Suisse, mais Prussien ; que vous ne vous nommez pas Michaël Pulker, mais Michaël Lorker ; que les faux papiers d'identité fournis par vous, vous les avez achetés, extorqués au véritable Pulker ; voilà ce je veux ! ”

“ Le faux Pulker partit d'un éclat de rire ironique.

“ — Vous êtes fou, mon cher beau-frère, fit-il. Qui vous a raconté la belle histoire que vous venez de me débiter ?

“ — M. Pulker lui-même !

“ — Quand cela ?

“ — Aujourd'hui même.

“ — Si vous avez payé cher ce récit, mon cher beau-frère, vous êtes volé, car tout est faux, ” ricana Pulker.

Il ajouta :

“ — Je vous ai écouté patiemment, veuillez m'écouter à votre tour : je ne ferai rien de ce que vous désirez ; je n'écrirai rien, je ne quitterai pas cette maison, je suis et j'entends demeurer votre beau-frère.

“ Ma femme doit s'étonner de mon absence, s'impatienter ; car elle m'aime autant que je l'aime ; permettez-moi donc de vous quitter. ”

“ Il fit mine de se diriger vers la porte. Je lui saisis le poignet, le forçai à s'asseoir devant une table en lui disant : “ Vous allez faire ce que j'exige ou je vous tue comme un chien ! ”

“ Je tirai un revolver de ma poche et le braquai sur M. Pulker qui devint livide de colère... Il me regarda avec une expression de haine, de férocité terribles.

“ — Ecrivez, répétait-je.

“ M. Pulker fit un pas vers la table que je lui désignais.

“ Je crus qu'il se décidait à faire ce que j'exigeais de lui. Je remis mon revolver dans ma poche.

“ Soudain, il se retourna, et le poignard levé, bondit sur moi. Je fis un mouvement de côté, lui empoignai le bras et le désarmai... Nous roulâmes tous deux à terre... Il me saisit à la gorge... je frappai au hasard pour me débarrasser de son étreinte... ”

“ Je l'avais tué !

“ A ce moment, ma sœur entra dans le pavillon.

“ Comment avait-elle deviné que je m'y trouvais avec son mari ?

“ Je l'ignore.

“ En m'apercevant, en voyant M. Pulker à terre, couvert de sang, elle poussa un cri de terreur... La porte qu'elle avait refermée s'ouvrit, enfoncée par M. Georges Bernard.

“ Il tenait à la main un revolver. Dans l'effort qu'il fit pour enfoncer la porte, il appuya involontairement sur la détente.

“ Ni lui ni moi ne nous aperçûmes que ma sœur fût blessée... ”

“ Affolé, je m'enfuis, je courus prendre le train de Paris d'où je ne revins que rappelé par une lettre de ma mère.

“ Ma sœur était folle ! Ma mère accablée de douleur ! Mon ami, ma fiancée arrêtés, accusés de l'assassinat de M. Pulker !

“ Mon devoir eût été de dire la vérité ; je craignis que cette révélation ne portât à ma mère un coup mortel. Je me tus, convaincu que l'innocence de ma fiancée et de mon ami serait reconnue sans que j'eusse à dévoiler ce qui s'était passé.

“ Je me trompais ; les débats que j'ai suivis me le prouvent ; l'absurde conte imaginé par l'avocat général a fait impression sur les jurés ; des innocents, je le pressens, eussent été condamnés si j'avais gardé le silence.

“ Georges Bernard, en se taisant, se sacrifiait et sacrifiait pour moi sa sœur Fanchon : je ne puis pas, je ne dois pas accepter ce sacrifice !

“ J'ai dit la vérité, monsieur le président, fit Jacques en terminant, remettez en liberté Fanchon Devoissoud et le lieutenant Georges Bernard, je me mets à votre disposition.

— La justice, monsieur de Beauchamp, doit contrôler les déclarations que vous venez de lui faire. Il devra établir, tout d'abord, l'identité de M. Pulker, faire la preuve du faux état civil dont vous parlez.

— Monsieur le président, le véritable M. Pulker se tient à votre disposition. Il est dans une salle voisine de celle-ci. S'il vous plaît de le faire appeler, il est à la disposition de la justice.

— En vertu de mon pouvoir discrétionnaire, j'ordonne que ce témoin soit entendu sur l'heure, dit le président.

Un huissier appela M. Pulker.

Celui-ci parut. Il confirma les paroles de Jacques en ce qui concernait la fausse identité de Michaël Lorker et avoua — après quelques hésitations — lui avoir vendu les papiers d'état civil qui lui avaient permis de prendre son nom.

Il s'excusa en prétendant avoir ignoré jusqu'au jour du mariage du faux Pulker avec Mlle Simone de Beauchamp l'emploi que son ami Michaël Lorker voulait faire de ses papiers à lui.